

L'essai

Robert Vigneault

Volume 7, numéro 1, février 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036480ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036480ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigneault, R. (1971). L'essai. *Études françaises*, 7(1), 87–102.
<https://doi.org/10.7202/036480ar>

Chroniques

L'ESSAI

Commençons par un livre capital, résolument engagé dans la réalité québécoise la plus actuelle : *la Dernière Heure et la première*¹. À sa manière émue, tendue, insistante, — revenant inlassablement au cœur de la question pour en souligner une facette nouvelle, dans le style de ces grandes *Situations* des *Cahiers de la quinzaine*, — l'auteur pratique un ample va-et-vient dans le domaine québécois à la lumière du « grand événement en progrès » (p. 54-55), l'option indépendantiste. Va-et-vient qui pourrait être lassant s'il était pure répétition et s'il n'enrichissait toujours un peu plus l'intuition centrale. C'est réduire cet essai que de tenter de le résumer comme s'il s'agissait d'un développement linéaire. Relevons-y plutôt quelques idées-forces. Vadeboncoeur analyse sous tous ses angles cette curieuse permanence, cette existence bizarre qui fut la nôtre jusqu'en 1950 environ. Par une sorte de miracle, de *grâce d'état* (ce jeu de mots que je me permets est curieusement en situation), nous avons pu survivre dans la possession tranquille d'un pays, d'une langue, d'une culture, assurés que nous étions, dans notre immunité rurale, d'une mission providentielle, d'une durée

1. Pierre Vadeboncoeur, *la Dernière Heure et la première*, essai, Montréal, L'Hexagone/Parti pris, 1970, 78 p.

messianique (donc éternelle). Et cela tout en rejetant sereinement les fondements réels et juridiques d'une pareille « possession » : la politique, l'économique, bref le pouvoir. Forts d'une vision des choses paysanne, appuyés sur le binôme de la foi et de la langue, nous avons rigoureusement vécu en dehors de l'histoire, ou dans une espèce d'hiver de l'histoire, comme si le temps pouvait s'arrêter en notre faveur, notre durée étant une affaire conclue avec le Très-Haut. La politique, le pouvoir, le commerce ne comptaient pas pour les bienheureux « pauvres » ou le petit Reste béni que nous devons être face à nos matérialistes voisins (*dixit* l'abbé Casgrain). Effectivement notre conception de l'histoire et de la politique était folklorique. Nous vivions notre temps « dans un autre registre que celui de l'action, de la création et de l'intervention » (p. 18-19). Mais nous n'en avons pas moins réalisé ainsi une sorte de « Québec libre » avant la lettre; intimement assurés de *durer*, nous étions indépendants d'une façon bizarre, de fait, sans la sanction politique dont nous pouvions bien nous passer...

Or, ce que Vadebonceur souligne avec force c'est qu'aujourd'hui tout a changé. L'histoire nous a rejoints. Les illusions de notre paisible hiver se sont dissipées. Nous sommes *arrivés en ville*, dans tous les sens de cette savoureuse expression, et nous nous apercevons que l'état de grâce ancien à fait place à une réalité extrêmement précaire qui n'a rien d'un État réel. Ouvrant enfin les yeux, nous comprenons que nous possédions « un pays sans frontière » (p. 49). Ce pays irréel, avec sa culture (y compris sa vision *agriculteuriste*), sa religion, sa langue nous ont longtemps tenu lieu de pouvoir. Aujourd'hui nous découvrons que « mon pays ce n'est pas un pays », et qu'il n'est de pays que garanti par le pouvoir, la politique et l'argent : petit troupeau choisi pour un plus noble sort, nous avons laissé ces choses vulgaires aux âmes basses. « Mais la vérité d'aujourd'hui n'est plus aucunement celle d'hier. Le dossier dont je parle révèle la fin précipitée, récente et presque achevée de la propriété rurale du pays par les masses,

l'arrachement du peuple à ce pays rural et son entassement dans les ghettos que sont les villes, le brassage des différentes nationalités d'origine dans ces agglomérations exiguës, [...] la domination de la propriété industrielle et commerciale (étrangère) sur la propriété agricole (autochtone), le déclin de notre supériorité démographique, la désintégration de notre culture originelle, la corruption croissante de notre langue... » (p. 50).

Ce rejet de nos illusions anciennes, *Cité libre*, en 1950, l'avait heureusement inauguré. Mais la conclusion logique de cette prise de conscience salutaire était que nous devons désormais aspirer à un pouvoir réel et au Québec libre constitué en État, seule garantie de notre future existence. Autrement dit, il est maintenant devenu urgent, comme l'affirme un René Lévesque, que nous soyons politiquement « maîtres chez nous ». Malheureusement, les têtes dirigeantes qui ont accouché le Québec à sa vérité, les Trudeau, Pelletier, Marchand, par exemple, ne continuent pas *Cité libre*. Ayant versé du côté d'Ottawa et de l'idéologie fédéraliste, technocratique ou fonctionnaliste, et antinationaliste, ils n'ont contribué qu'à maintenir l'ancien nationalisme braqué sur la langue, la culture, les traditions. Alors qu'un mouvement irréversible oriente le Québec vers un néonationalisme axé sur la création d'un État distinct, la politique antinationaliste d'un Trudeau, limitée à la langue et à la culture, nous reporte à l'ancien nationalisme dépassé d'un Duplessis. La solution fédéraliste répond à une problématique dépassée; les objectifs sont les mêmes, seul les mots ont changé puisqu'on préconise aujourd'hui le bilinguisme et le biculturalisme, ces êtres de raison. Le problème actuel des Québécois, qui est d'être ou de ne pas être selon qu'ils obtiendront ou pas un pouvoir réel incarné dans un État indépendant, est réduit par les fédéralistes à une question de langue et de culture; la commission Dunton-Laurendeau (Gagnon) est l'exemple type de l'amenuisement de la question réelle. Trudeau, Pelletier, Marchand et consorts œuvrent toujours dans l'ancienne optique de la

survivance, mais elle est aujourd'hui devenue impossible sans indépendance politique. Comment peuvent-ils croire vraiment à l'efficacité de ce réformisme borné qui incitera par exemple les hauts fonctionnaires anglophones à s'inscrire à des cours de français? Il suffit de quitter un moment le théâtre des héros bilingues et biculturels pour constater simplement que l'anglicisation galopante qui a gagné les minorités francophones de l'Ontario, du Manitoba et du Nouveau-Brunswick poursuit déjà son œuvre même au Québec.

Vadeboncœur croit tout de même à la sincérité de l'attitude d'un Trudeau séduit par la culture technocrate et la froide logique d'un fonctionnalisme abstrait, misant sur les vertus du fédéralisme dans la mesure où ce dernier est le lieu naturel des contradictions. S'il se montre moins tendre pour d'autres, jamais l'auteur ne verse dans des personnalités de bas étage. Le ton reste toujours celui du penseur qui domine le débat, et l'option indépendantiste qu'il présente comme étant la seule réponse réelle à la question réelle n'en acquiert que plus de poids.

Vadeboncœur, ce prophète de nos destinées politiques, pratique aussi une tout autre forme d'écriture, et avec un bonheur certain. D'ailleurs, le style incantatoire de cet essayiste passionné manifestait déjà que la poésie est aussi de son domaine. Dans le récit intitulé *Un amour libre*², elle jaillit en toute liberté. On peut se demander s'il s'agit vraiment d'un essai. Je le crois. Essai lyrique, bien sûr, mais l'affleurement de la conscience de l'homme fait au sein du mystère de l'enfance suscite, aussi bien que la contemplation émerveillée, les graves réflexions de l'homme qui est entré dans ce parti des hommes de quarante ans évoqué par Péguy.

Le titre est paradoxal et déroutant. Je sais bien que l'enfant est « à l'âge par excellence de l'amour libre » (p. 96) et qu'il emploie « des mots ressemblant encore à des oiseaux » (p. 96), mais l'expression a été tellement galvaudée par l'usage *adulte* que l'oiseau,

2. Montréal, H. M. H., « Sur parole », 1970, 104 p.

j'en ai bien peur, s'est enfui à tire-d'aile. On ne pouvait donc soupçonner qu'il s'agissait de la méditation fervente d'un père face à l'univers magique de son petit enfant. Mieux encore, c'est de participation qu'il s'agit, et non pas d'une simple observation, puisque ce père, dont les intuitions en matière d'éducation semblent bien plus justes que celles des « tantes », accompagne (sans fausse condescendance) Daniel au cours des métamorphoses étonnantes de la prime enfance. « Je ne crois pas qu'il vît alors en moi un père, c'est-à-dire une espèce de tuteur, une sorte de Martien législateur, [...] je devais être pour lui le compagnon de son éblouissement, ou le roi gouvernant d'un jeu de cœur dont il était l'as, ou le plus sympathique personnage du conte sans fin dans lequel il vivait. J'étais le Robinson de ce petit Vendredi... » (p. 79). Ce *quarantenaire*, qui a pourtant passé l'« âge des mystifications » (p. 34), entre, sans réticence aucune, dans le jeu du petit enfant. Sans craindre d'y perdre son temps : « la conscience du temps est celle de la vie qui ne se réalise pas » (p. 102). Dans l'espace de joie où évolue Daniel, règne un éternel présent donnant directement sur les sources vives de l'être : plénitude de cette vie vécue dans l'enchantement ! En présence de cet enfant-poème, le monde est renouvelé. Le bambin surréaliste « mange du vent » (p. 25) ; affronté à la tyrannie de la logique, il n'en crée pas moins péremptoirement la race nouvelle des « lapins-tortues » ; avant de se coucher, il laisse son cahier de dessins ouvert à la bonne place à la fenêtre : « les petits hommes-surprises partiraient réellement tout à l'heure, puis ils rentreraient réellement dans la lumière du soleil levant » (p. 77). Seul ricaneront les faux adultes, oubliant que « l'incohérence de la fantaisie est la signature de la liberté » (p. 29).

Comme Alice au pays des merveilles, le père a donc réussi son initiation au monde de l'enfance, se laissant guider par son enfant à travers le pays féérique des lapins, des robots, des arbres voyageurs, des bonhommes de neige en ballade, donnant son adhésion entière à « la fable des dessins fixes le jour et batifolant pen-

dant la nuit » (p. 77). Ces jeux sont essentiels à l'homme un peu philosophe car il s'agit d'une rencontre capitale avec l'humain le plus authentique. « L'humain, on le trouve à coup sûr à sa source, tandis que c'est toujours plus ou moins un hasard si on le rencontre dans l'homme fait. » (p. 46). On ne redevient pas un enfant à fréquenter l'enfant, mais un homme. Cet univers du petit, « fleurs, oursons, lune, nuages, canards, rires et chagrins », il est indispensable d'y pénétrer « pour oser ensuite porter un regard de quelque pureté et, pour tout dire, de quelque portée sur celui des adultes » (p. 16).

À lire le récit étonné de cette éducation d'un père par son enfant jusqu'aux premiers balbutiements du langage humain et mûr qui signalent l'adieu à la prime enfance, on ne se serait peut-être pas attendu aux réflexions assez désabusées de la fin. L'enfant « semait à la pincée l'ineffable sur une terre ingrate et grise. C'était bien peu de pouvoir » (p. 98). Il serait déplacé de critiquer l'auteur pour le ton sceptique des dernières pages qui anéantit presque la moisson d'espérances qu'il avait faite : il n'y a qu'à s'incliner devant le triste constat d'une expérience émerveillée qui n'aurait aucune prise sur la sale vie réelle. « L'enfance n'a d'efficacité ni spirituelle, ni temporelle. » (p. 100). « ... cette aventure demeure un voyage ou un rêve » (p. 101). « Il me resterait cette vision, mais, humain, déjà je franchirais la parenthèse au-delà de laquelle mon bonheur humble et vif, quotidien, tangible, aurait vécu. Il me resterait le regret, puis, après, le vieil âge. » (p. 103-104). On croirait presque que l'amertume de l'auteur devant la vie dite adulte reflue sur le souvenir enchanté de l'enfance, si bien que je préfère pour ma part m'en tenir à la question qu'il pose : « Peut-être fus-je influencé plus durablement que je ne pense. » (p. 102). Et je n'hésite pas à répondre : bien sûr, en présence d'un essai aussi émouvant.

Lisant avec un vif intérêt l'essai de Naïm Kattan (en me promettant d'y revenir comme à un livre essen-

tiel), je me dis que *le Réel et le Théâtral*³ prolonge et approfondit, mais de façon plus incarnée, plus nourissante, la réflexion de Fernand Dumont dans *le Lieu de l'homme*. Ce dernier avait posé le problème de la distance croissante entre la vie quotidienne et les *représentations* artistiques, scientifiques, sociales qui constituent le monde du sens, destiné, en principe, à introduire une certaine cohérence dans l'existence affreusement morcelée de l'homme moderne. Il était déjà utile de signaler le malaise causé par cet écartèlement, mais, en définitive, le livre de M. Dumont nous laissait sur notre faim et finissait même par nous rebuter par un appareil conceptuel et un style trop abstraits. Il aura fallu le recul de M. Naïm Kattan par rapport à cette culture occidentale souffrante pour mettre à distance ces représentations que nous nous donnons à nous-mêmes du monde, des autres, de nous-mêmes et de l'au-delà, et ainsi porter sur elles un regard neuf, libre, capable de distinguer le réel du théâtral. Les expériences de l'auteur, à la frontière de deux mondes, donnent une singulière autorité à son témoignage. Né à Bagdad, il a fait ses études à l'Alliance israélite universelle et à la Faculté de droit de Bagdad. Il a ensuite étudié la littérature française à la Sorbonne, découvrant en Europe une nouvelle vision de l'homme. Enfin, au Canada depuis seize ans, il aura pu faire l'apprentissage de l'art de vivre américain. Tout à la fois oriental dans l'âme et nourri de culture occidentale, Naïm Kattan a accepté de vivre dans l'inconfort. « Je prétends partager les certitudes de la nouvelle société tout en sauvegardant jalousement les miennes [...] J'ai choisi un lieu que je dote de présence en y inscrivant mon invention [...] Je n'accepte pas la fixité des lieux sûrs et le confort des certitudes. » (p. 187-188). Le fruit de cette tension vitale consentie est une belle lucidité, celle de l'homme qui *éclaire* vraiment ses semblables : la lumière qu'il fait sur les problèmes de notre culture, du point de vue privilégié qui est le sien, est

3. Montréal, H. M. H., « Constantes », vol. 23, 1970, 188 p.

étonnante et pourrait déboucher sur une véritable sagesse.

J'ai lu son ouvrage à un moment où je m'interrogeais sur le renoncement de Rimbaud à la poésie. Et j'ai compris que cet adolescent hyperlucide, qui avait cru étreindre le réel dans le verbe poétique et même recréer le monde, comme un jeune dieu, avait soudain éprouvé le caractère « théâtral » de son entreprise et compris qu'en s'enfermant dans un absolu verbal, il tournait le dos à la réalité vivante. Mallarmé aboutit à la même impasse : « Le poème n'est plus une expression du réel ni un lien avec un réel retrouvé mais une médiation avec un réel évanoui et introuvable. » (p. 63). De plus en plus, faisant écho au refus de Rimbaud, des écrivains contestent l'authenticité du littéraire occidental : qu'on songe aux bouleversements du nouveau roman et de l'anti-théâtre. « La négation du théâtre est une négation de la forme occidentale des rapports que l'homme établit avec la réalité. » (p. 26).

Or, toute la civilisation occidentale en est là : à se repaître de médiations qui remplacent le contact authentique avec le réel. Nos attitudes et nos comportements sont marqués par cette tendance irrépressible à substituer au réel un théâtre. « Ni dans la littérature arabe, ni dans la littérature hébraïque, les dramaturges n'ont eu droit de cité [...] Même le roman est presque totalement absent dans la civilisation du Moyen-Orient. » (p. 13). C'est l'Occident qui a consacré l'autonomie de la littérature ; elle n'en a pas, par exemple, dans la tradition juive, axée sur la Révélation sacrée de la Bible qui a exprimé une fois pour toutes la réalité essentielle. Quant à nous, nous vivons d'émotions fabriquées sur la scène ou dans les romans, sans oublier le cinéma, la télévision, les journaux. Ce monde imaginaire, mis en valeur par tous les prestiges de l'art, nous tient lieu de réalité. On ne broie plus que des images dans la civilisation de la consommation. La religion est un autre refuge du théâtral : les images de Dieu, interdites par le Livre saint, au nom de la transcendance du sacré, se sont multipliées en Occident et ont remplacé

le contact direct avec le divin. Le monde politique est une autre scène réservée à une troupe de comédiens plus ou moins légers qui sont toujours occupés à polir leur image. Les parlements, les commissions, les comités s'enlisent à cœur joie dans la procédure et s'adonnent aux jeux d'une rhétorique destinée à empêcher qu'on apporte à des problèmes réels des réponses réelles. D'autre part, Naïm Kattan croit que la femme est absente en Occident. Le paradoxe n'est qu'apparent : il est vrai que c'est d'un *objet* dépersonnalisé que nous jouissons et d'une mécanique sexuelle que nous sommes devenus les voyeurs. L'érotisme qui nous envahit n'a rien à voir avec une saine sensualité, il est théâtral : « l'excitation par l'image s'alimente non pas dans un réel inaccessible mais dans d'autres images qui rendent de moins en moins désirable l'accès au réel » (p. 96). Trop souvent l'adolescent d'Amérique, désespéré par les faux-semblants de notre monde, se crée un univers artificiel en ayant recours à la drogue ou à la bohème. Mais n'oppose-t-il pas ainsi au théâtral ambiant une autre dramatisation, intime, coupée elle aussi du réel ? Avec le structuralisme, on est tenté de faire de la langue une donnée immédiate comme la nature, existant en dehors de l'homme, avec ses lois propres, ce qui revient à nier son pouvoir de médiation à l'égard de la réalité. « Dans la langue hébraïque et dans la langue arabe, il n'y a pas de séparation entre les mots et les choses. L'objet vit parce qu'il est nommé [...] La chose n'est pas qualifiée, encore moins abstraite. Elle est dite. » (p. 16).

Aussi, malgré les prestiges de sa puissance, de son efficacité, de son argent, l'Occident est-il aux prises avec des angoisses profondes nées de la solitude, de l'incommunicabilité, de la rupture grandissante avec la nature. C'est dire que le spectacle qu'il se donne en tous domaines ne saurait remplacer la joie des épousailles avec le réel, cet accord spontané et heureux avec la vie qu'on retrouve encore dans certains pays orientaux ou en Afrique et au Brésil. Mais l'Orient aussi a ses problèmes ; séduit par les conquêtes maté-

rielles de l'Occident, il serait tenté d'importer son « théâtre » et ainsi d'aliéner son âme.

Voilà une faible idée de cet essai où éclatent l'expérience et la riche culture de l'auteur. Rien d'abstrait ou de théorique; c'est à partir d'une moisson de faits et d'observations que Naïm Kattan en est venu à souligner le tragique divorce de la civilisation occidentale avec le réel, bien chichement compensé, à tous les niveaux de la vie, par les appas fallacieux d'un décor théâtral. Ce livre donne un rude coup à des convictions essentielles. Que faut-il en conclure, « hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère »?

L'auteur des essais intitulés *les Actes retrouvés*⁴, qui est aussi un de nos poètes les plus profonds, me frappe par la générosité de sa pensée et de sa sensibilité, largement ouvertes sur le monde et sur l'Autre. Dans une pénétrante méditation sur la « poésie dans ma vie », Fernand Ouellette propose les clés maîtresses donnant accès à ses poèmes. Or, il m'a semblé reconnaître dans ces pages une réhabilitation de la poésie, durement ébranlée par les lucides analyses de Naïm Kattan. Car ici la poésie s'avoue sans prétention face au réel. Le poète ne se veut pas voleur de feu. Mais « la fonction du poète est d'aimer la vie et de rendre compte de son extase » (p. 27). Aucune ambition démiurgique : le poème est « une chose essentiellement simple » ; « l'homme y parle de son amour et de ses morts, du soleil et de la terre, de la cellule et des galaxies » ; il ne faut pas l'aborder comme un problème mais « comme on approche le soleil, le fleuve ou la femme » (p. 28). Cet accord avec le réel est sain. Ce qui fausse le poème, c'est la divinisation du verbe dressé comme un surnaturel en face du réel. Tel n'est assurément pas le propos de Ouellette : « je n'appelle pas Infini, Absolu, ce qui a la pesanteur de l'image, l'impuissance du mot, la profondeur de la souffrance, l'immensité du soleil » (p. 34). Le poète « n'a pas besoin d'être un dieu ni un

4. Fernand Ouellette, *les Actes retrouvés*, essais, Montréal, H. M. H., « Constantes », vol. 24, 1970, 226 p.

grand-prêtre, il n'a qu'à être pleinement l'existant en son espace et en son temps, l'homme dans son intégrité tragique et glorieuse » (p. 37). À sa manière, Ouellette réalise l'abolition de ce théâtral qui s'interpose entre l'Occidental et le réel : « Je pulvérise en moi l'Occidental, le Canadien français. Je pulvérise mon masque. Vierge, j'émerge d'une planète de laboratoires avec ma seule humanité, toute ma nudité, à la rencontre de *l'homme* qui domine le chaos. *Il* n'est ni philosophe, ni professeur, ni chimiste, ni écrivain. C'est un être beaucoup plus rare, une PERSONNE... » (p. 43). Dans la même veine, l'auteur affirme d'un roman d'Anaïs Nin : « Avec un tel livre, je ne pense pas à la littérature, je pense à la vie, à l'histoire des êtres. » (p. 47).

Au poète affamé de vie authentique répond l'essayiste passionné, si engagé dans ses écrits qu'il les présente comme autant d'« actes ». Les centres d'intérêt de Ouellette révèlent une admirable ampleur de vue. J'ai été moins frappé par les études proprement dites, comme « *La tolérance est-elle un mythe ?* » et « *La lutte des langues* », probablement parce qu'elles sont plus documentées, plus intellectuelles, et donc plus abstraites. Mais on n'en admire pas moins dans ces textes la démarche philosophique profonde de l'auteur, son information précise en matière de psychologie, de sociologie, de linguistique et d'autres disciplines : ce poète si humain s'intéresse vivement aux recherches des sciences humaines. J'en retiens, par exemple, certaines affirmations sur l'idole fédéraliste du bilinguisme. « Dans un milieu de bilinguisme, il n'y a pas de *coexistence*, il n'y a qu'une *agression* continue de la langue du groupe majoritaire. » (p. 204). « Il ne faut pas s'illusionner, nous du Québec, la situation de bilinguisme est une situation temporaire, transitoire. Les langues qu'on n'utilise plus qu'après cinq heures de l'après-midi sont déjà mortes. » (p. 205-206). Citant certains chiffres du dernier recensement fédéral au sujet du nombre de Canadiens français bilingues ou assimilés, Ouellette conclut : « Ces chiffres révèlent que le bilinguisme est le *canal de l'assimilation*; une

assimilation lente et douce avec tout le *fair play* anglo-saxon nécessaire... » (p. 206). On lira, avec plus d'intérêt peut-être (car le ton en est plus direct), des essais sur « Le pouvoir étudiant », « Gauche et droite », et certains autres, d'une brûlante actualité : « Violence, révolution et terrorisme », « Lettre aux mystiques de la violence », « Dostoïevski, le premier ministre et le procureur ». Ayant perdu foi dans une « gauche institutionnelle » qui est en fait « composée d'hommes de droite qui s'ignorent » (p. 138), l'auteur se rapproche plutôt d'une « gauche existentielle », celle que l'esprit de parti n'a pas encore durcie ou pourrie. « Il n'y a pas de messianisme qui tienne, quand il s'institutionnalise. Car alors il se fixe dans un ordre et ne répond plus à sa seule raison d'être qui était de débusquer les inégalités et d'œuvrer à l'épiphanie de l'homme. Il oublie trop facilement l'homme concret, bafoué par toutes les blanches hypocrisies qui tendent à justifier le respect de l'ordre quel qu'il soit. » (p. 140-141). On songe à ce que la mentalité juridique a fait de l'Évangile et à ce qu'une pensée dite libérale est en train de faire de la liberté au Québec...

La naissance de Fernand Ouellette à la poésie fut marquée par un « coup de lumière à l'âme ». En fait, son style évoque les déchirures de l'éclair quand passionnément il se prononce sur les problèmes de l'heure et encore plus quand il évoque les poètes, romanciers, philosophes, cinéastes qui l'ont ému. Du critique il exige une attitude résolument personnelle : « La lecture idéale me semble donc la projection de *l'autre* qui se recrée par la médiation du poème [...] la lecture qui se métamorphose dans son mouvement. C'est pourquoi les lectures les plus révélatrices sont souvent celles des poètes. » (p. 40). Sans le savoir peut-être, il aura défini ainsi sa propre manière critique qui consiste à faire écho à l'œuvre : poème, musique, film, tableau, et à la manière forte, dans un style heurté, survolté, déchiré d'éclairs, regorgeant d'images luxuriantes, parfois aux frontières mêmes du poème en prose. Qu'on lise « Edgar Varèse » et les pages incandescentes sur Pierre Jean

Jouve, Blaise Cendrars, André Jasmin; ou les intuitions pénétrantes sur le film d'Agnès Varda, *le Bonheur*, qui ne pouvait que plaire singulièrement à Ouellette, poète du soleil et de l'ombre. Ou encore « Aspects de Tagore », dont la recherche poétique échappe à la plupart des poètes occidentaux à cause d'une perception radicalement différente de l'univers : et ici Ouellette rejoint tout à fait les observations de Naïm Kattan.

Il faut louer les éditions H. M. H. d'avoir pris l'heureuse initiative de publier *Ces choses qui nous arrivent*⁵ : il convenait, en effet, de rendre hommage à la mémoire du distingué maître-à-penser que fut André Laurendeau. On a composé une chronique des années 1961-1966 en rassemblant des textes déjà publiés dans *le Magazine Maclean*. Ces articles sont d'un indéniable intérêt. Cependant je ne puis m'empêcher de regretter qu'on n'ait pas accordé plus d'attention à la présentation de ces textes. Bien sûr, on les a fait précéder par une préface de Fernand Dumont, mais cette dernière a plutôt l'aspect d'un témoignage personnel, d'ailleurs intéressant, sur l'influence de Laurendeau. Il aurait été utile d'y adjoindre une chronologie précise, permettant de situer la rédaction de ces articles dans la carrière assez complexe de l'auteur. On aurait même pu, sans trop d'inconvénient, bouleverser l'ordre chronologique de la parution des articles, et rassembler les écrits portant sur un même sujet, selon une présentation synthétique. Ou, à défaut de la solution précédente (et même en complément), le lecteur aurait apprécié un index des sujets traités qui eût facilité la consultation de cet important recueil et souligné la variété des centres d'intérêt de l'auteur.

Pour suppléer à cette présentation incomplète, je me permettrai au fil de la lecture une énumération fastidieuse (et pourtant non exhaustive) des sujets abordés par Laurendeau, et qui a l'avantage de

5. André Laurendeau, *Ces choses qui nous arrivent*, chronique des années 1961-1966, préface de Fernand Dumont, Montréal, H. M. H., « Aujourd'hui », 1970, 343 p.

m'éclairer sur l'ampleur de vision de cet homme : la politique fédérale et provinciale, l'autopsie du duplisme, le problème de l'enseignement neutre, l'avenir du Nouveau parti, confédération ou indépendance, la menace nucléaire, le patronage, la montée créditiste, les droits de l'homme et le racisme, la pénurie des hommes compétents au Québec, la nouvelle vague nationaliste, Castro et le communisme, l'antisémitisme, le rôle des intellectuels, le théâtre, le malaise des « retour d'Europe », le canadianisme, la violence, la nécessité d'un ministère de l'Éducation au Québec, le conflit des générations, le métier de journaliste, la guerre, le fanatisme, les familles d'esprit, la télévision, l'intolérance religieuse, la langue française au Québec, la poésie d'un voyage en avion, le monopole des médecins, les religieuses, le secret de vieillir, le rapport Fowler, la poésie de l'hiver, la vraie culture, la peine de mort, *Parti pris*, la contraception, la guerre du Viêt-nam, Radio-Canada, etc. Faut-il taxer Laurendeau d'éclectisme et regretter qu'il ne soit pas devenu un spécialiste en quelque domaine ? Je serais plutôt tenté de voir en lui un modèle de l'espèce de plus en plus rare de l'homme cultivé, celui qui possède de beaucoup de domaines une sorte de connaissance par le sommet. On objectera avec raison que la politique occupe une place privilégiée dans ces articles. Mais jamais Laurendeau ne l'aborde d'un point de vue partisan ; son approche est beaucoup plus subtile, presque détachée, attentive et aimablement ironique ; celle de l'humaniste ou du moraliste aux vues larges. La clé de cette attitude se trouve peut-être dans *Marie-Emma* : le théâtre est propice à la mise en scène d'une division intérieure. Chez Marie-Emma, il y a une tentative douloureuse de coïncider avec le réel, sans cesse remise en question par une complicité avec le rêve. Laurendeau aura réussi dans une large mesure à conjurer en lui le rêve par son engagement politique et sa carrière de journaliste, mais il éprouvera toujours un attachement à la poésie, à la musique, au théâtre. Qu'on lise *Ces choses qui nous arrivent* où l'écriture spontanée, intuitive de Laurendeau débouche souvent sur le dialogue et la poésie.

Il faut regretter la perte pour le Québec d'une intelligence aussi déliée et plus encore, d'une aussi remarquable ouverture d'esprit, encore qu'un Claude Ryan ait parfois atteint, ces derniers temps, à la même hauteur de vues. « J'ai, si j'ose dire, écrit Laurendeau, la religion de la recherche — de la vraie, qui est honnête et désintéressée —, mais je n'ai pas la religion de chaque opinion des chercheurs : d'une génération à l'autre, au moins sur des problèmes mineurs, et surtout quand il s'agit de disciplines aussi nouvelles, la science se contredit. Mais qui osera en tirer la conclusion de dormir en attendant que les autres découvrent des vérités partielles et donc successives ? Nous voulons vivre. » (p. 82-83). C'est avec cette honnêteté intellectuelle que l'auteur se penche sur l'évolution du Québec au sortir du duplessisme. On lira des analyses pénétrantes sur la situation des partis ; Laurendeau ne cache pas sa sympathie pour le Nouveau parti démocratique ; il réfléchit sans ironie facile sur la montée créditiste ; il assiste à la naissance d'une nouvelle vague nationaliste et séparatiste ; mais, quant à lui, il fait encore confiance au fédéralisme. Je ne m'expliquais pas qu'il ait donné dans le piège du bilinguisme-biculturalisme, ce monstre bicéphale. Je crois comprendre maintenant que Laurendeau donnait sa dernière chance à la Confédération. Chose certaine, dès novembre 1961, il entrevoyait la possibilité de l'indépendance du Québec. « ... que, petit à petit, les Canadiens français se persuadent que la maison commune n'est décidément pas habitable ; que le contexte international soit alors favorable ; qu'enfin, dans le même temps — *ceci est capital* — l'indépendance soit devenue un projet et non plus une aventure, et que nous ayons réussi à construire les fondations de notre propre demeure : alors le désir d'être complètement chez soi deviendra irrésistible » (p. 43). Ceux qui, comme Fernand Dumont, l'ont rencontré peu de temps avant sa mort « se souviennent de son angoisse devant les données de la situation économique des Canadiens français qui devaient être publiées un peu plus tard dans le troisième volume du Rapport » (p. xx).

Espérons que les éditions H. M. H. nous offrent encore d'autres textes de Laurendeau, car nous avons plus que jamais besoin de ce maître lucide et chaleureux.

ROBERT VIGNEAULT